

Le Huenen, Roland et Paul Perron. 1980. *Balzac. Sémiotique du personnage romanesque : l'exemple d'« Eugénie Grandet »*. Montréal-Paris, P.U.M./Didier-Érudition, 283 p.

Jean Fisette

Volume 6, numéro 3, printemps 1981

Philippe Haeck

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200295ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200295ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fisette, J. (1981). Compte rendu de [Le Huenen, Roland et Paul Perron. 1980. *Balzac. Sémiotique du personnage romanesque : l'exemple d'« Eugénie Grandet »*. Montréal-Paris, P.U.M./Didier-Érudition, 283 p.] *Voix et Images*, 6(3), 505-507. <https://doi.org/10.7202/200295ar>

## **Balzac. Sémiotique du personnage romanesque : l'exemple d'«Eugénie Grandet»**

de Roland Le Huenen, Paul Perron  
P.U.M./Didier-Érudition, Montréal-Paris,  
1980, 283 p.

par Jean Fisette

Soumettre à l'épreuve d'une vérification dans un texte spécifique les théories sémiotiques qui se sont imposées aux études littéraires depuis une quinzaine d'années, voilà le projet avoué d'entrée de jeu de cet ouvrage. Ce qui implique d'ailleurs de vastes efforts de synthèse, vu la diversité des bases méthodologiques — voire épistémologiques — qui a caractérisé ce bouillonnement, presque cette fureur dans les efforts d'élaborations théoriques qui ont eu cours.

Et cet ouvrage, placé sous une enseigne pédagogique, va encore plus loin : à la diversité des problématiques théoriques convoquées, s'ajoute, dans chaque cas, un effort propédeutique visant une présentation explicative et critique de ces divers champs théoriques.

Ces trois traits : introduction aux champs théoriques, effort de synthèse et application en termes de description critique, tout ceci en 283 pages. Et de qualité. Voilà qui relève d'un tour de force, accompli avec brio.

\*  
\*                      \*

Ainsi *Eugénie Grandet* est saisi successivement suivant ces points de vue : (I) Le signifiant du personnage ; (II) Le système du portrait ; (III) Le système des objets ; et (IV) Constitution et transformation actantielles. Sur le plan strictement théorique, ces quatre parties constituent autant d'objets d'analyses spécifiques, différenciées et tendant vers l'autonomie.

\*  
\*                      \*

L'étude portant sur le signifiant du personnage, c'est-à-dire sur les jeux de variations dans les dénominations, révèle une dialectique, voire une

«épreuve de force» entre un discours narratif qui tend à pluraliser les effets de sens des personnages, les projetant dans une représentation fortement émotive et, d'autre part, un discours scénique produisant le code socio-culturel suivant un modèle statique où s'engouffrent ces personnages et où, du fait même, leur richesse polysémique tend à s'amenuiser. Tel est l'équilibre de ce système. «La lecture appellative (renvoyant à la perception du personnage) est celle, concluent-ils, d'une diaphonie» (p. 34).

Le système du portrait se fonde sur un équilibre entre la diégèse, le mouvement même de la narration, et la composition sémique du personnage qui, elle, est soumise au risque d'une surcharge lexicale; soit le schéma dynamisme vs statisme dans l'écriture du texte. Et ici une solution très ingénieuse est suggérée: le terme de médiation dans ce simple système binaire est reconnu dans la figure de l'anaphore qui permet d'étaler au cours de la diégèse la constitution du portrait qui, ainsi, n'est complété qu'à la fin de l'acte narratif. «L'anaphore, concluent-ils, serait, en ce cas comme la parole du portrait» (p. 91).

L'étude du système des objets est vraisemblablement la plus problématique, en raison du statut même d'ambiguïté de l'objet: s'il est d'abord donné comme «miroir», comme «image de son possesseur» (et une fiche signalétique permet d'en faire une décomposition sémique exhaustive) l'objet est aussi, nécessairement, pris dans un réseau d'interdépendances avec les autres objets et soumis à des processus de transformation.

Et ici l'analyse hésite entre une visée synchronique où le système des objets deviendrait une «annexe» à l'étude du portrait et une visée diachronique où l'analyse de l'objet dans ses transformations s'annexerait à l'étude de la constitution et des transformations actantielles.

L'analyse hésite en ce sens qu'elle n'arrive pas à constituer, à proprement parler, un système à ce point précis — et précieux — où devrait se manifester la notion centrale de «valeur»; par contre elle affiche, sans suffisamment l'explicitier, l'articulation centrale de cet ouvrage où s'effectue le passage des unités discrètes (noms, portraits, objets) à la diégèse proprement dite, soit, le processus de transformation.

Enfin, une analyse, opérée sur la base de la syntaxe narrative greimassienne, produit cinq «séquences» ou, plus proprement épisodes (en fait des «programmes narratifs») successifs qui, mis en perspective produisent une représentation non plus diachronique, mais achronique, c'est-à-dire, simplement logique. En ce sens, et c'était là le point d'arrivée fixé au départ, le système du récit est démonté et démontré comme une pure logique, comme une équation algébrique (sur le modèle du carré sémiotique).

\*  
\*                      \*

Dans la perspective du schéma de la stratification, omniprésent en linguistique, ces quatre objets analysés successivement, sont finalement

donnés comme s'emboîtant les uns dans les autres, attestant, par là même, *Eugénie Grandet* comme un «système de signes réciproquement motivés» (p. 8).

En conclusion à la lecture du roman, les auteurs sont conduits à «admettre que le fonctionnement sémiotique, tel qu'il est manifesté dans *Eugénie Grandet* relève d'une conception immobiliste du signe» (p. 272), c'est-à-dire un «fonctionnement déceptif de la diégèse» (id.): soit, une transformation narrative... qui va du même au même, autrement dit (...) l'identité logique» (id.).

L'analyse, on l'aura perçu, repose sur la règle de l'immanence, de sorte que l'on peut, à juste titre, se demander si cette conclusion sur le «fonctionnement déceptif de la diégèse», n'était pas déjà inscrite — et déterminée — dans les postulats de cette sémiotique. En d'autres termes: est-ce qu'un «système de signes réciproquement motivés» peut, au bout de la description, s'avérer autrement que circulaire, affichant, comme principe de fonctionnement, l'«identité logique»?

Alors (et la question est un peu malicieuse certes, mais nécessaire) est-ce la théorie qui est mise à l'épreuve du texte ou ne serait-ce pas plutôt le récit de Balzac qui serait soumis à l'épreuve de la théorie?

Cette question que je pose, non seulement est-elle absente mais colmatée, gommée par cette conclusion d'ordre méthodologique à savoir que cette sémiotique ne procède qu'à un travail de «cryptanalyse» qui, s'il ne prétend pas tout dire sur *Eugénie Grandet*, n'en posséderait pas moins un «droit d'antécédence» (p. 273) sur tout autre questionnement dans les cadres de la réflexion sur l'idéologie ou de la psychanalyse, par exemple.

Or ces deux champs cognitifs indexés reposant sur des postulats aux antipodes de la règle d'immanence, comment pourrait-on exiger ce «droit d'antécédence»? De quel droit? La réponse implicite serait celle de la primauté du signifiant: elle me laisse insatisfait...

C'est là ma seule restriction à cet ouvrage qui, dans le cadre de ses postulats, demeure excellent et qui s'avérera certainement précieux, tant comme référence théorique que comme application exemplaire.

\*

\*

\*